HAL
open science

Avant-Propos

Dominique Boutet, Christian Cuxac

To cite this version:

Dominique Boutet, Christian Cuxac. Avant-Propos. Cahiers de linguistique analogique, 2008, 5, pp.3-15. hal-00607592

HAL Id: hal-00607592
https://hal.science/hal-00607592

Submitted on 25 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVANT-PROPOS

Dominique BOUTET
Université Evry et UMR 7023

Christian CUXAC
Université Paris 8 et UMR 7023

Le continuum dit de Kendon, institué par David Mc Neill (1992) connaît, toute chose égale par ailleurs, le même destin que l'organisation paramétrique des langues des signes découvert par Stokoe (1960), celui d'une structuration puissante et pérenne des objets que ces modèles à l'origine, éclairaient. Si l'idée même de continuum a été discutée par l'auteur éponyme (Kendon, 1988, 2004 : 104) comme une interprétation faite par McNeill (1992, puis 2000 et 2005), elle n'en demeure pas moins acceptée comme base commune ; geste fondateur des études modernes portant sur la modalité gestuelle. Ce continuum dresse un tableau complet et organisé de la gestualité comme moyen d'expression allant des gestes idiosyncrasiques, en passant par la gestuelle co-verbale, incluant la pantomime, insérant à ce niveau les emblèmes et aboutissant aux langues des signes. Dans une acception plus récente (McNeill, 2000, 2005), le nombre d'éléments est réduit (Gesticulation > Pantomime > Emblems > Sign Language). Le continuum se multiplie en un ensemble de quatre continua qui courrent quelque peu différemment le long de cette linéarité modifiant d'ailleurs la position des éléments centraux, conservant toutefois les deux extrêmes à leur place. Nonobstant ces modifications, l'essentiel reste : on y voit la nécessité de la parole (continuum 1) diminuer de la gauche vers la droite jusqu'à disparaître, les propriétés linguistiques (continuum 2) croître dans la même direction, la convention augmenter (continuum 3) et les caractères de sémiotisation (continuum 4) passer d'une signification globale et synthétique pour la gesticulation à une sémiosis faite d'éléments segmentable et analytique pour les langues des signes.

Ce dernier axe de continuité nous semble avoir à faire avec une figure connue, le ruban de Möbius, qui boucle sur elle-même tout en désorientant (une révolution le long de cette boucle torsadée inverse les positions ; ce qui était à gauche est à droite, ce qui était en haut est en bas). Cet effet de désorientation provient, semble-t-il, d'une collision entre les caractéristiques sémiotiques du quatrième continuum convoquées pour la gestualité (global vs segmenté et synthétique vs analytique) et une contrainte de canal, celle du caractère linéaire de la

‘vocalité’.
La gestuelle co-verbale est qualifiée de globale parce que la signification des composants d’un geste (type de mouvement, direction, configuration de la main…) est déterminée par la signification de l’ensemble. A l’opposé, toujours selon Mc Neill, le fait linguistique montre que la construction du sens va du bas vers le haut niveau et qu’il est fait de juxtapositions organisées de segments. Ainsi, la séquencialité des signes dans les langues de signes (LS) est supposée faire le pendant à la séquencialité des langues vocales (LV). Mais cette dernière ne provient-elle pas en fait de la linéarité due au canal des langues vocales (LV). A cette équivalence de découpe - sans doute aussi à cause d’un tempo de production similaire entre LS et LV- est associée cette segmentation vue plus haut, marque sémiologique commune apparente du fait langagier. On peut objecter qu’un geste coverbal lui-même segmentable en composants peut relever d’une proposition en son entier plutôt que d’une simple unité de sens. De ce fait ce qui est vu comme une unité de type lexicale, serait de l’ordre d’une unité syntagmatique voire propositionnelle 1 . Il n’y a d’ailleurs aucune raison de considérer que suivant la modalité – gestuelle ou vocale – l’expression du sens bat la même pulsation alors même, d’une part, que la multidimensionnalité est de tout évidence exploitée par la gestualité et offre une possibilité de composition simultanée tandis que la linéarité en tant qu’effet de canal pour la vocalité égrene ces unités successivement, d’autre part. Il serait curieux que l’utilisation temporelle de productions sémantisées soit la même ici et là. Si les gestes coverbaux sont en fait des compositions d’éléments, les signes des LS sont également le fruit de compositions, cette fois d’unités constituées. Ce qui est considéré comme une signe standard dans l’optique de Mc Neill serait la composition d’un ensemble de morphèmes relevant chacun d’un réel statut linguistique qui prendrait en compte en creux l’impact qu’exercerait la linéarité des LV sur notre vision du fait langagier (Cuxac 2000, 2003 et ici). Ainsi, la gestualité quelle qu’elle soit proposerait des compositions au minimum d’éléments. Plutôt que globale ou segmentée, le passage progressif de la gestuelle coverbale vers les LS le long d’une face du ruban de Möbius vers l’autre, comme vu plus haut, serait séparé par l’épaisseur de la linéarité des LV et par la torsade constitutive à l’effacement de la parole (1 er continuum).
Le second critère de ce 4 e continuum constitué par la paire synthétique/analytique doit être resitué par rapport à la LV et à sa prééminence expressive pour les entendants. Si on admet que le tempo est différent entre la LV et les gestes co-occurrents et que l’encodage de l’information ne répond pas aux mêmes contraintes de canal notamment, alors le fait que les LS fassent preuve d’une certaine analycité informationnelle signifie soit que le caractère analytique constitue une propriété linguistique soit

1 Ceci constitue un déplacement de l’analyse de la structuration des LS (Cuxac 2000, 2003) vers la gestuelle coverbale. Cette analyse faite par C.

Cuxac d'une compositionnalité sublexicale de morphèmes liés (au niveau paramétrique) montre en quoi les lexèmes actuels pour les LS sont plutôt redevables d'une analyse en syntagme.
que la contrainte forte de linéarité imposée par le canal vocal, empêche les LV d'être synthétiques. Cette dernière option révèle à quel point un effet de canal aussi constant pour les LV infiltre la vision par trop formelle de ce qui distinguerait dès lors la langue de l'expressivité. De ce point de vue, les LV sont contraintes tandis que les phénomènes de gestualité en tant que canal visuo-gestuel ne le sont pas. Ainsi, la LS peut se déployer le long d'une certaine séquencialité propositionnelle ou discursive, tandis que la gestuelle coverbale, synthétique (relativement à la LV) parce que le discours est porté par la proposition en LV co-occurrente représente l'autre versant d'un phénomène non sinon moins contraint.
Tant pour la synthèse/analyse que pour la globalité/segmentation, la continuité dépend en fait de la linéarité du canal voco-acoustique et donc d'une chose : la parole. Le 4 e continuum – de sémioses différentes – se rabat sur le 1 er continuum celui de l'effacement progressif de la parole. En fait, la disparition de la parole quoiqu'effective ne s'accompagne maheureusement pas dans l'analyse de la disparition des effets du canal voco-acoustique (monolinéarité, unidimensionnalité temporelle). Ces derniers servent de canon à l'étude des phénomènes de gestualité symbolique dont on sait pourtant qu'ils ne partagent pas avec les LV les mêmes modalités sensorielles.
Nous voudrions ici en peu de mots porter à discussion deux points du schéma général allant de la gestuelle coverbale aux LS : a/ La pertinence de l'insertion de la pantomime dans le continuum de Kendon ; b/ la nécessité de séparer Gesticulation et Emblèmes.
La première interrogation porte sur les raisons pour lesquelles la pantomime figure dans ce déroulé. Il nous semble que celle-ci n'est pas à sa place au sein de ce type de gestualité. Globalement la pantomime révèle mais ne dit rien car elle n'a pas pour visée de dire. Cette présence répond sans doute à un exutoire très ancien puisqu'apparaissant dès Cicéron et Quintilien, celui de la singularité mimétique du corps, faite de simulacres. La cosmogonie chrétienne a prolongé sa mise au ban, son étude très partielle n'apparaît qu'au milieu du XX e siècle, de sorte que la confusion avec une part très iconique des LS que la tradition anglo-saxonne tient pour hors langue, vient peut-être décider de l'enjeu à lui ménager une place dans le continuum.
Dans la pantomime et non dans les phénomènes de Grande Iconicité des LS, le corps crée à lui seul l'émergence perceptive (et non conceptuelle) d'un objet malgré son absence. Entièrement tourné vers l'émergence et la permanence de cette chose (objet ou situation), le corps ne peut se morceler. Il donne à voir par les effets que le monde exerce sur lui (dans les pantomimes comme celles de Marcel Marceau, la vitre apparaît par heurts et l'ensemble du corps en est affecté, la marche produit ses effets des pieds jusqu'à la tête). En fait, la pantomime moderne –

portant bien mal son nom – ne peut pas tout montrer parce qu'elle ne fait que révéler. Au fond, elle fonctionne par simulacre – cette apparence sensible qui se donne pour la réalité – ; elle installe d'emblée un corps qui n'est pas animé puisqu'il est le démiurge de ce qui apparaît. Le corps dans la pantomime ne peut qu'adhérer au monde dans le sens qu'il le révèle par effets consécutifs du modelé que l'objet ou la situation opèrent sur lui. On se situe de plain-pied dans l'action ou dans l'acte et non dans le dire. En fait, ce qui est présenté correspond à ce qui se passerait dans la réalité selon une boucle de rétroaction mêlant caractères physiques et physiologiques. Il n'y a pas production symbolique mais mimesis de la réalité.

A l'inverse dans les phénomènes de grande iconicité (GI) des LS définis par l'un des auteurs (Cuxac, 2000) 2 , le corps doit pouvoir se dédoubler notamment pour représenter un alter ego

2 Phénomènes de GI qui se distinguent selon trois grands types de transfert : les TP ou transferts de personnes où le locuteur peut devenir de manière transitoire un personnage de l'histoire racontée par exemple, les TS ou transferts de situations où une scéne est transférée sur l'espace de signation et enfin, les TTF, Transferts de taille et de forme pour lesquels des entités sont décrites selon quelques-unes de leurs caractéristiques physiques qui sont données à voir.

dans le cas de transfert de personne (prise de rôle), il ne montre pas d'adhérence au monde non plus dans le cas de transfert de situation où, par exemple, une main plate, paume vers le bas, figurant un voiture, le reste du corps représente une personne qui s'en approche. Le morcellement du corps – patent – se différencie nettement là aussi de la pantomime dans la mesure où une main plate ne pourrait pas être mise pour une voiture. Enfin, il n'y a pas de recherche d'accumulation d'effets dans les transferts de taille et de formes pour lesquels en dehors du modelé ou de la distance figurée, on n'assiste pas à l'évocation d'objets pesants par les conséquences physiologiques qu'ils exercent ni même aux répercussions secondes sur le corps qu'une démarche provoque.

Il semble que ces deux catégories sont à distinguer, d'une part, et que la pantomime relève bien de l'action, d'autre part, et n'a rien à faire dans ce continuum de gestualité symbolique. Dès lors qu'on ne peut confondre la pantomime et la grande iconicité, il n'y a plus guère de raison d'ailleurs pour dissocier cette dernière de la LS en regard du large empan que le continuum couvre. En outre, l'argument d'une différence de nature entre LS et Grande Iconicité est ininvocable dans un schéma fait de continuité.

L’autre élément à discuter traite des limites du caractère idiosyncrasique de certains gestes coverbaux. Nous voulons aborder par là le 3 e continuum, notamment à travers le caractère conventionel de la gestualité et montrer en quoi ces gestes dont la forme peut changer selon les circonstances et le locuteur dépendent pour beaucoup d’un phénomène de substrat et donc de canal gestuel. McNeill distingue la Gesticulation et les Emblèmes en les séparant sur une base essentiellement fonctionnelle pour

laquelle la présence/absence de la parole (continuum 1) va amener à déplacer les gestes vers plus de caractéristiques linguistiques (continuum 2). La conventionnalisation de la forme est plus importante pour l'emblème (continuum 3).

Nous défendrons l'idée que la relation formelle peut être inversée (l'article de D. Boutet, ici) : partant d'un geste constituée et reconnaissable – comme un emblème – et allant vers une réduction du schéma d'action par laquelle le geste est mis en mouvement, on s'achemine ainsi vers un geste co-verbal (Gesticulation) dont le sens et la forme moins définis, viennent être éclairés par le contexte verbal.

Cette réduction des schémas d'action est rendue possible par un effet de canal : a/ la physiologie articulaire qui encadre les productions gestuelles installe par transfert de mouvement sur les segments un espace de variations par unité gestuelle inhabituellement larges par rapport à ce que l'on connaît dans les productions vocales verbales ; b/ les réductions des schémas d'action pour lesquels on ne reconnaît plus le sens du geste, apparaissent paradoxalement dans un espace plus étroit que l'espace de variations et de plus, souvent, à l'intérieur même de celui-ci. Ces inversions : intériorité d'un espace de variation / extraterritorialité du sens et unité de sens / discontinuités des espaces segmentaux (bras, avant-bras, main, doigts), tiennent entièrement au substrat gestuel et constitue un effet de canal important. Il semble que la distinction Gesticulation/Emblèmes soit purement fonctionnelle et ne relève absolument pas d'un fait de structure, la conventionnalisation ne serait pas croissante entre ces deux éléments mais au contraire décroissante et, dans le continuum, de la droite vers la gauche, le sens étant premier.

En somme, les 1 er et 4 e continua relevant d'un effet de canal lié à la vocalité, le 3 e d'un effet de canal gestuo-visuel, ceci pose évidemment quelques questions sur la pertinence des critères de convention (relation forme-sens, iconicité-arbitrarité, universalité-spécificité), sur les répercussions sémiologiques des effets de canal, notamment pour la gestualité comme production de sens dans des espaces divers (topologiques ou métriques), multimodaux (proprioception et vision) et multidimensionnels (exploitation sémantique de cristallisation de lieux de positions le long de segments ou d'entités de type paramétrique composables de manières simultané et successive).

Les articles rassemblés dans ce numéro apportent un éclairage des deux rives de la gestualité symbolique, celle dite coverbale et celle constituant une langue. Cette distinction entre ces deux versants gestuels reflète moins des divergences d'analyse qu'un fait linguistique : son objet d'étude est avant tout verbal. Nous avons respecté cette prédominance puisqu'elle infuse l'analyse, parfois jusqu'au point de vue. Néanmoins la diversité des situations, notamment pour les langues signées (LS) montrent la nécessité d'une saisie commune souhaitable et finalement possible de ces LS. Si leur inclusion dans le corpus des langues est faite, le coût pour la linguistique n'est pas encore précisément évalué et les recalages à opérer pour la gestuelle dite

coverbale n'ont certainement pas été tous envisagés.

L'article de Jacques Cosnier expose les modifications de perception et d'analyse de la gestuelle coverbale en gestualité conversationnelle à l'occasion du changement épistémologique interactionniste. Cette présentation ouvre l'éventail des analyses : sémio-structuraliste, interactionniste et conversationnaliste et montrent à chaque fois l'enjeu de la gestualité. D'un système participatif et quelque peu désincarné à la production du sens dans l'approche focalisée sur l'énoncé, l'auteur rend compte de la place centrale que le corps occupe dans le copilotage de l'interaction. Par un processus d'échoïsation décrit et argumenté, les interactants ont recours à leur propre corps pour savoir ce qui se passe chez l'autre. Ainsi est-il vu comme un analyseur des données non-verbales par un processus empathico-inférentiel. S'appuyant entre autres sur les analyses de Geneviève Calbris, Jacques Cosnier retrace comment le corps sert également de support à un processus cognitivo-inférentiel.
Geneviève Calbris rend compte, avec de nombreux exemples, des façons dont les gestes coverbaux concrétisent l'abstrait ou bien des manières selon lesquelles les gestes évoquent l'idée abstraite de la réalité concrète. En permanence dans cet entredeux conceptuel, le geste, pour l'auteur, est un schème opératoire visuel et proprioceptif qui par un phénomène d'échoïsation renvoie au ressenti physique de son effectuation. La micro analyse très fine, faite sur des corpus très variés permet à l'auteur de faire des distinctions entre les différents composants du geste, et d'ouvrir notamment sur celles paramétriques, exploitées par les LS. La typologie proposée dans cet article repose moins sur les taxons fonctionnels de la classification de Mc Neill que sur la potentialité de sens des gestes coverbaux. Cette focalisation sur les composants gestuels met l'accent sur le fonctionnement transversal sémantique des gestes et permet de se dégager quelque peu des considérations statutaires sur leur place dans un continuum. Enfin, Geneviève Calbris propose de partir et de sortir du co-texte verbo-vocal étroit pour replacer la gestuelle dans son environnement physique dont l'expérience perceptivo-motrice commune tire les analogies à l'œuvre dans les significations que le discours actualise.
À travers la présentation en termes de physiologie articulaire des segments et de leurs mouvements impliqués dans la gestualité coverbale comme des LS, Dominique Boutet aborde les questions de la pertinence et de la portée des référentiels. Les nombreuses dynamiques inter comme intra-segmentales montrent que les référentiels doivent reprendre les déterminations physiologiques données par les degrés de liberté et que l'on doit considérer le corps avant tout comme un substrat structurant certaines unités gestuelles. Ces dernières se diffractent sur l'ensemble des segments de sorte que, d'une part, la vision ne peut expliquer leurs filiations formelles et, d'autre part, la proprioception en tant que modalité relayée par une structuration articulaire dessine ces filiations selon une morphogenèse

corporelle. Le modèle proprioceptif présenté ménage des va-et-vient avec la vision et explore des pistes de structuration débouchant vers des cristallisations paramétriques.
Jacques Montredon nous donne à lire et à voir un moment rare : la transcription d'un récit du « Temps du Rêve » livré par une narratrice de culture Ngaatjayjarra dans l'ouest australien. Le récit relate l'histoire des jeunes frères et du vieil homme, entités qui figurent sous forme de rochers et de trou d'eau dans le paysage. Cette double inscription géographique et symbolique trouve des échos dans la situation de narration : le discours appuyé de gestes est, en outre, augmenté de dessins tracés sur le sable. Au-delà des empreintes laissées sur le sol qui reflètent une analogie diagrammatique avec le paysage visé, le procédé nous montre la complexité des références gestuelles qui à travers un discours narratif circulant dans les plis du temps, lancent également des pointages en direction du monde réel, et, ici, participent à la construction des traits picturaux déposés sur le sable. Ces rapports à l'espace différenciés, avec des points de vue en survol pour le dessin et des repérages de survie pour leurs déplacements (rares points d'eau) laissent présager d'un rapport entre l'espace parcouru et l'expression gestuelle du temps. Jacques Montredon explore les diagrammes et leurs rendus gestuels que forment déplacements, durée et fréquence dans une culture nomade.
Envisager un programme de recherches en commun entre la gestuelle coverbale et la langue des signes ne saurait certes se justifier par le seul fait que l'une comme l'autre utilisent un même medium de communication. Mais, à l'inverse évacuer toute idée de rapprochement sous couvert que l'on a affaire d'une part à un système autonome et d'autre part à des éléments non verbaux et subsidiaires, semble être un jugement par trop hâtif. C'est en effet négliger que les langues des signes ont été inventées par des personnes sourdes et que la surdité ait pu avoir un impact sur l'acquisition, la transmission, et l'organisation des langues des signes. Par exemple, en ce qui concerne leur transmission, la plupart des enfants sourds ont pour parents des entendants ne pratiquant pas la langue des signes. Or, on sait maintenant que ces enfants sourds de parents entendants tentent de communiquer avec leur entourage au moyen de signes dont ils sont eux-mêmes les créateurs, signes résultant pour les uns, de la mise en œuvre d'une iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique et, pour les autres, de l'exploitation de la gestuelle co-verbale propre à l'environnement entendant des enfants. On voit alors tout l'intérêt qu'il y a à mener des recherches en commun ne serait-ce que pour mieux comprendre comment et à partir de quand les éléments participant à la gestuelle coverbale deviennent des éléments s'inscrivant pleinement dans un système linguistique. C'est l'objet de l'article de Gwenaëlle Jirou ici même, à partir d'observations menées il y a quelques années dans le cadre d'une maîtrise de sciences du langage à l'université Paris 8, article qui préfigure en quelque sorte les recherches actuellement menées dans le cadre du projet CREAGEST

soutenu par l'ANR.
Il faut toutefois reconnaître qu'un nombre conséquent de chercheurs se situant dans le cadre théorique des grammaires formelles conteste les orientations défendues ici. Selon eux, l'iconicité ne caractériserait qu'une étape en quelque sorte protolangagière des langues des signes dont le devenir serait d'évoluer progressivement vers une arbitrarité signe / référent à l'égal des langues vocales. L'article de Christian Cuxac, ici même, remet profondément en cause ce point de vue dominant. Remise en cause politique d'abord, puisqu'un tel point de vue revient à dire que, tant que les langues des signes contreviennent au principe d'arbitrarité et de double articulation, ce ne sont pas vraiment des langues, portant par là même atteinte aux millions de locuteurs sourds du monde entier. Remise en cause plus théorique ensuite, puisque ce même point de vue néglige un fait fondamental, à savoir l'absolue spécialisation de la voix comme organe de communication des personnes entendantes. Car tel n'est pas le cas de la gestualité : ainsi, les enfants sourds entrent dans une voie langagière utilisant les membres supérieurs et les mains, aux fonctionnalités multiples, et pour bonne partie d'entre elles, pré langagières : protection, préhension, mise à distance, sensations tactiles, etc. Un tout petit enfant, qu'il soit sourd ou entendant, sait, avant d'entrer dans le langage, que l'appropriation d'un objet nécessite un mouvement vers soi, comme il sait que telle configuration de la main et non telle autre est en adéquation avec la forme de l'objet qu'il veut s'approprier. Pour l'enfant entendant ces savoirs, fortement déconnectés de toute problématique communicationnelle verbale, seront exploités dans la partie illustrative de la gestuelle coverbale, alors que pour l'enfant sourd le lien entre ces savoirs perceptivo-pratiques et la partie verbale de leur langue n'est pas rompu. Cette exfoliation du perceptivo-pratique dans du linguistique se réalisera insensiblement, au fur et à mesure du développement de l'enfant sourd, selon une sémiologie particulièrement intéressante puisque dire et donner intentionnellement à voir vont être intriqués au sein d'un même medium. En réfutant le cloisonnement réducteur entre praxis d'un côté et langage de l'autre le point de vue défendu ici se veut donc comme une mise en garde contre toute tentation phonocentriste.

Bibliographie

CUXAC C., 1996. Fonctions et structures de l'iconicité des langues des signes, thèse de doctorat d'État, université René Descartes, Paris V.
CUXAC C., 2000. La langue des signes française (LSF) ; les voies de l'iconicité, Faits de Langues 15/16, Ophrys, Paris.
CUXAC C., 2003. Une langue moins marquée comme analyseur

langagier : l'exemple de la LSF, in La nouvelle revue de l'AIS 23, p. 19-30.
KENDON A., 1988. How gestures can become like words, in F. Poyatos (ed.), Cross-cultural perspectives in nonverbal communications, Hogrefe, Toronto, pp. 131-141. Avant-propos
15
KENDON A., 2004. Gesture, Visible Action as Utterance, Cambridge University Press, Cambridge.
MCNEILL D., 1992. Hand and Mind : What Gesture Reveal About Thought, University of Chicago Press, Chicago.
MCNEILL D., 2000. Language and Gesture, Cambridge University Press, Cambridge.
MCNEILL D., 2005. Gesture and thought, UCP, Chicago.
STOKOE W. C., 1960. Sign language structure : an outline of the visual communication systems of the American Deaf, Occasionnal Papers 8, University of Buffalo, Buffalo, N.Y.